Boyer-Brun
FRC 1772a
Case
FRC
15246

LETTRE

ADRESSÉE

A M. BERGASSE,

AVOCAT,

DÉPUTÉ

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LETTRE

ADRESSÉE

PAR M. BOYER,

Substitut du Procureur de la Commune, & Député du Corps Municipal de Nîmes à Paris,

A M. BERGASSE,

AVOCAT, DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

MONSIEUR,

On doit représenter incessamment sur divers Théatres de la Capitale un Drame intitulé *Calas, ou le Fanatisme.* J'ignore de quelle maniere on aura traité ce sujet ; mais je sais bien que depuis

le commencement de la Révolution un Parti, dont les deſſeins pernicieux ſont trop peu connus, ne néglige rien pour inſpirer au Peuple un fanatiſme bien plus dangereux que celui qu'il prétend combattre, puiſque le levain qui met ce fanatiſme en fermentation, eſt un poiſon antimonarchique, dont les funeſtes effets ne ſe ſont déjà que trop manifeſtés.

On prépara le Peuple à l'inoculation de ce virus politique, par la Repréſentation de *Charles IX*; on veut aujourd'hui en faciliter l'éruption par la Repréſentation de *Calas*. Mais il exiſte encore d'honnêtes gens, & ils auront ſoin d'apprendre à ce bon Peuple, qu'on trompe, que dans l'hiſtoire de *Calas* tout le fanatiſme eſt du côté du ſcélérat qui trempa ſes mains criminelles dans le ſang de ſon propre fils, parce qu'il avoit voulu ſe faire catholique. Les déclamations de Voltaire, & les baſſes flagorneries qu'il a publiées à ce ſujet, n'ont jamais pu altérer la vérité des faits. Si *Calas* périt ſur l'échafaud, c'eſt que *Calas* le méritoit. En vain a-t-on voulu préconiſer ſa prétendue innocence; les ſoins infinis qu'on a pris pour le faire, & l'argent que le Parti répandit à ce deſſein, ainſi qu'il le pratique dans toutes les occaſions éclatantes, n'ont ſervi qu'à prouver combien peu cette innocence étoit fondée. En effet, tous les efforts du courtiſan Voltaire, qui employa juſqu'à l'interceſſion des Têtes couronnées, n'aboutirent qu'à faire caſſer par le Conſeil d'Etat l'Arrêt qui portoit la condamnation de *Calas*. Mais le Conſeil ſe garda bien de faire ſignifier cet Arrêt de caſſation; il ſavoit que le Parlement de Toulouſe

étoit prêt à lui oppoſer les preuves les plus claires; il ſavoit qu'un acte de faveur ne doit pas nous porter à faire un acte d'injuſtice.

Cependant on va bientôt repréſenter ſur le Théâtre Français & ſur celui des Variétés l'aſſaſſin *Calas* comme un Héros ſuccombant ſous le poignard du fanatiſme. On ne manquera certainement pas de lui mettre dans la bouche quelques lieux communs alambiqués de morale métaphyſique; on attaquera les Juges; on accuſera le deſpotiſme; on préconiſera la liberté; on louera la tolérance; on maudira les Fanatiques, c'eſt-à-dire, dans le ſens des Proteſtans, les Catholiques; on criera que ces malheureux proteſtans, *façonnés à la patience par une longue habitude*, ont toujours été perſécutés; leurs prétendus oppreſſeurs ne manqueront pas d'être honnis; des gens payés applaudiront; quelques benets Calviniſtes s'extaſieront, des enthouſiaſtes crieront *bravò*, & la Pièce ſera finie.

Alors on exaltera l'Auteur dans les Journaux; on louera ſon Œuvre philoſophique; on lui donnera *par-ci par-là de bonnes récompenſes; car après tout, ſon travail vaut ſon prix*; & s'il ne remet pas vîte la main à la plume pour compoſer quelque autre chef-d'œuvre à la louange du Parti, bientôt on l'abandonnera pour s'en attacher un autre; tel un Courier preſſé d'arriver, abandonne ſans regret le cheval haraſſé qui vient de fournir ſa courſe, pour en prendre un autre dont il ſe promet un ſervice plus prompt & plus ſûr.

En attendant, *Calas* n'aura pas moins intéressé le Peuple que CHARLES IX, & le coup sera porté. Mais il faudra soutenir ce succès éphémère, & pour cela on ne manquera pas d'avoir dans tous les lieux publics des harangueurs qui diront d'un ton pathétique aux auditeurs curieux & bénévoles dont ils seront entourés : « Voilà pourtant, MESSIEURS, » comme on nous traitoit lorsque nous étions » sous le joug des *Tyrans*, des *Calotins* & » des *Robinocrates* ! ils nous faisoient massacrer sans pitié, lorsqu'une ame forte, comme *le vertueux Calas*, s'élevoit au milieu de nous, ils s'empressoient de l'exterminer ».

Le Peuple qui, par malheur, se nourrit bien plus d'illusions & de mensonges que de vérités ; le peuple qui ne sait pas que l'horrible massacre ordonné par *Charles IX*, avoit été provoqué par des massacres plus horribles encore, faits par les Protestans ; le Peuple qui ne sait pas que *Calas* étoit coupable ; le Peuple qui ne sait pas enfin que le Parti Protestant l'a trompé & le trompe sans cesse, se laisse aller à sa bonté naturelle, & ne pouvant songer au mal qu'il se fait à lui-même, il favorise le Parti qui causa tous ses malheurs, en faisant naître en France une déplorable anarchie.

Mais il faut désabuser ce Peuple ; il faut lui faire aimer la vérité, & le mettre à portée de ne pas la confondre avec l'imposture ; il faut le prévenir que l'affectation avec laquelle les Protestans occupent l'Assemblée Nationale &

les Théatres, affectation qui ne peut être comparée qu'à l'ardeur exceſſive qu'ils mettent à s'emparer de toutes les places, cache des deſſeins ſecrets & des vues ſans doute perfides ; qu'il les ſurveille donc, & il ſe convaincra que le déſintéreſſement, & ſur-tout le patriotiſme qu'ils affichent, n'entraîneroient pas tant de ſoins s'ils étoient purs & ſincères.

Le temps viendra, enfin, où la France étonnée ouvrira les yeux, & reconnoîtra ſon erreur ; & ſi, pour me ſervir du langage ſcientifique maintenant à la mode, la réaction eſt, comme cela doit être, égale à l'action, malheur aux Jongleurs ! malheur aux Charlatans ! malheur aux frippons qui auront abuſé ce Peuple ! La maſſe que leur premier choc aura miſe en mouvement & qu'ils ne pourront plus ſoutenir, retombera ſur eux & les écraſera. Heureuſement alors, ce Peuple ſe ſouviendra que le précepte le plus ſublime de ſa Religion ſainte eſt de pardonner à ſes ennemis ; heureuſement alors il ſe fera un devoir d'être auſſi humain que les Proteſtans ont été cruels dans tous les temps, & en particulier dans le dernier maſſacre de Nîmes.

Une conduite auſſi généreuſe n'eſt pas ſans exemple. L'hiſtoire nous en fournit pluſieurs ; mais il en eſt un que je me rappelle avec le plaiſir le plus pur, & que je ne me laſſerai jamais de propoſer pour modèle à tous les peuples. En 1567, les Proteſtans de Nîmes, animés par cet eſprit factieux qui les a toujours ſi bien caractériſés, maſſacrerent les Catholiques de cette ville, comme ils viennent de

le faire dans le mois de Juin dernier. Les Prêtres & les peres de famille furent les victimes que leur fureur sacrifia de préférence. Cinq ans après la premiere de ces époques, *Charles IX* abadonnant son caractère d'homme pour prendre celui d'un tygre altéré de sang, fit parvenir des ordres dans tout le royaume afin de rendre général l'affreux massacre de la Saint-Barthelemi. Mais les Catholiques de Nîmes, sublimes comme ce précepte de leur Religion que nous venons de citer, repoussèrent les ordres d'un tyran destructeur. Ils rassurèrent les Protestans, & bien loin d'exercer sur eux en les massacrant une déteſtable vengeance, ils les mirent sous leur sauvegarde, & ils eurent l'héroïsme de conserver les jours de ceux qui cinq ans auparavant les avoient impitoyablement assassinés.

C'est pourtant les descendans de ces Français estimables que les Protestans ont massacrés il y a six mois; ils n'en sont pas restés là; non contens de leur avoir présenté la mort sous toutes les formes; non contens de leur avoir fait éprouver tous les genres de supplices; ils ont voulu les poursuivre au-delà de cette barriere respectable que l'honneur & l'humanité ont défendu à tous les hommes de franchir; ils ont voulu les poursuivre au-delà du trepas; ils ont voulu, si je puis m'exprimer ainsi, massacrer leur honneur, comme ils avoient massacré leur corps; ils ont voulu déchirer leur intacte réputation, comme ils avoient déchiré leurs entrailles palpitantes. Ils

les ont accusés de fanatisme, & c'étoit eux qui étoient fanatiques : ils les ont accusés de contre-révolutionnaires, & c'étoit eux qui s'opposoient à l'exécution des Décrets de l'Assemblée Nationale ; & pour donner quelque fondement à ces calomnies odieuses, ils ont fabriqué une procédure dans laquelle ils n'ont pas craint d'être les dénonciateurs, les témoins, les Juges, les Sbires, les Geoliers, & dans laquelle ils ont voulu, & ils veulent être encore les bourreaux ! C'est prodigieusement compter sur l'impunité ; c'est prodigieusement compter sur l'aveuglement de la Nation.

Eh ! quoi ! mes malheureux compatriotes sont-ils faits pour gémir sous un joug oppresseur, tandis que toute la France proclame la liberté ? Quoi ! parce que des scélérats les ont pillés, les ont assassinés, ils doivent encore courber une tête humiliée sous leur sceptre de fer ? Quoi ! parce que, suivant leurs maximes machiavellistes, des Protestans ont osé calomnier après leur mort, des hommes dont ils ont arraché le cœur & les intestins pour leur en battre le visage, faut-il que ceux qui leur survivent, mépriſés comme les Juifs dans leur captivité d'Egypte, ou traités comme des Ilotes, avalent jusqu'à la lie l'amer calice du mépris ?

Ah ! des Français ne sont pas faits pour supporter autant de honte, & il est de l'honneur de ceux qui savent qu'on veut l'imprimer sur leur front, de chercher à les affranchir. S'ils hésitoient, si des considérations particulieres les retenoient, je leur dirois :

« Tournez vos regards vers les veuves in-

fortunées qui gémiſſent dans les murs de ma triſte Patrie. Voyez-les le viſage pâle, les lèvres livides, & le ſein décharné, preſſer inutilement leurs débiles nourriſſons contre leurs mamelles deſſéchées ! Voyez ces vieillards, bien moins courbés ſous le poids des ans que ſous celui de la douleur, leur voix expire dans leur bouche ; ils n'ont plus la force de proférer une ſeule parole, ils ne peuvent plus verſer des larmes ; la douleur a paralyſé tout leur être ! Voyez ces malheureux enfans ! Ils ont perdu leurs ſoutiens depuis qu'on a maſſacré ceux qui ſubvenoient à leurs beſoins. Vous détournez les yeux ! Le ſang de leurs peres dont ils ſont couverts, vous inſpire une profonde horreur ? Eh bien ! ce ſang vous demande juſtice ; ce ſang vous fait un devoir de protéger ces victimes & de leur tendre une main ſecourable. Ce ſoin eſt bien digne de vos cœurs tendres & compatiſſans. Mais ſi vous le négligez, ſongez que vous armez toutes ces mains innocentes du poignard de la vengeance, & n'oubliez jamais qu'un juſte déſeſpoir peut les rendre criminelles. Ne croyez pas que le temps efface ces affreux ſouvenirs. Dans la proſpérité on peut oublier de ſe venger ; mais dans la miſere, mais lorſqu'il faut aller demander du pain (1) à des tyrans dont on eſt sûr d'être refuſé, on a ſans ceſſe devant les yeux les membres épars & ſanglans de ſon mari, de ſon père, de

(1) Les Fabricans Proteſtans de Nîmes refuſent de donner de l'ouvrage aux ouvriers Catholiques, qui ne veulent pas ſe conformer à leurs deſirs. Ils employerent

ſon fils qu'on a vû déchirer. Horrible tableau, que ne puis-je vous couvrir d'un voile impénétrable ! ou plutôt, ô mes concitoyens, ô mes amis, ô mes frères, que ne puis-je à jamais vous en faire perdre la mémoire, en obtenant pour vous une prompte juſtice ! ».

» Raſſurez-vous, toutefois, vous obtiendrez bientôt cette juſtice que vous deſirez avec tant d'ardeur. Eh! pourroit-elle vous être refuſée ? N'avez-vous pas vu maſſacrer ſous vos yeux quatre cens de vos frères? N'avez-vous pas vu traîner dans les rues de nôtre Cité les déplorables reſtes de leurs cadavres mutilés? N'avez-vous pas vu leurs têtes clouées contre les murs de la Maiſon-Commune? N'avez-vous pas vu pendant quatre jours le ſang innocent & Catholique, couler à grands flots? N'avez-vous pas vu des Cannibales & des Mégères ſe laver les mains dans ce ſang qu'ils auroient ſuccé s'ils l'avoient oſé? N'avez-vous pas vu, enfin, d'exécrables monſtres pouſſer des cris de joie à chaque aſſaſſinat, & danſer au ſon du tambour & du flageolet autour des cadavres qu'ils avoient entaſſés ? Eh bien! ſi votre courage vous a donné aſſez de force pour voir toutes ces abominations ſans mourir de douleur, il eſt digne de vous, & de ce courage, d'attendre ſans murmurer la juſtice qui vous eſt due. Ne vous laiſſez point aller aux inſinuations perfides de ceux qui pourroient vous conſeiller de coupables

---

ce moyen dans les Aſſemblées des Sections pour faire porter leurs bulletins, ils viennent de le mettre en uſage en dernier lieu pour faire ſigner une pétition calomnieuſe contre l'eſtimable Régiment de la Marine.

repréſailles, & repréſentez-vous ſans ceſſe, que ſi l'Etre Suprême, irrité, ne vous a point encore vengés, c'eſt que vous ne devez pas l'être encore; c'eſt qu'il veut que vous le ſoyez par les Lois, puiſque c'eſt en abuſant du nom ſacré de la Loi qu'on a fait périr vos frères ».

Voilà, Monſieur, ce que je dirois à mes Concitoyens; mais leur abattement eſt ſi grand, que ces paroles ne feroient aucune impreſſion ſur eux. Ah! je les vois tous, le déſeſpoir dans les yeux, la mort dans le cœur, s'empreſſer autour de moi, me ſerrer dans leurs bras, & me dire: ô notre ami, nos malheurs n'ont point de terme, vous le voyez; notre infortune eſt à ſon comble, vous le ſavez; tout le royaume eſt ſourd à nos cris plaintifs & douloureux. Implacables comme les furies, nos ennemis nous ont tout enlevé. Nos pères, nos frères, nos enfans ne ſont plus! Eh! juſte Dieu, quel a été leur martyre! Nos maiſons ſont pillées, démolies; nos moiſſons ſont brûlées; nos champs ſont dévaſtés; nos Temples ſont profanés; chaque inſtant, chaque pas, nous offrent l'image hideux de quelques nouveaux crimes, de quelques nouveaux ſacriléges, & pour comble de forfaits, des calomniateurs nous attaquent, & dans notre honneur & dans notre réputation! Quel état inſupportable! Ah! tout nous fuit, juſqu'à l'eſpérance! C'en eſt fait! nous abandonnons une Patrie que nous chériſſions, mais que nous ne pouvons plus aimer, parce qu'elle renferme encore des hommes, qui par leurs crimes & l'impunité, ſont devenus l'horreur

de la nature entiere. Nous allons chercher le bonheur, ou du moins le calme & la tranquillité, dans de plus heureux climats ; & puiſque notre titre ſeul de Catholiques nous a fait perſécuter, puiſque nous ne trouvons pas une ſeule ame qui s'ouvre à nos malheurs, nous emportons avec nous & ce titre chéri, & ces malheurs reſpectables, & nous livrons à des factieux, & nos maiſons, & nos champs, & toutes nos poſſeſſions. Mais que ces hommes mépriſables, que ces lâches ennemis de la Religion de leurs Peres, que ces miſérables Catholiques, accoutumés à flatter baſſement la factieuſe turbulence de nos oppreſſeurs, demeurent avec eux, nous n'en voulons pas. Ces ames viles & rampantes ſont bien faites pour aller avec les Proteſtans, qui ſeront leurs ſoutiens, diſons mieux, qui ſeront leurs fauteurs pendant tout le temps qu'elles leur ſeront néceſſaires.

Tel eſt le langage, monſieur, que me tiendroient quarante mille Citoyens eſtimables prêts à quitter leurs foyers pour les abandonner à treize ou quatorze mille factieux dont la politique deſtructice occaſionnera, ſi l'on n'y prend garde, la perte d'un royaume qui ne les connoîtra que quand il ne ſera plus temps de réparer les malheurs qu'ils auront cauſés. En attendant, mes infortunés Concitoyens font vainement entendre leur voix gémiſſante, & cependant les crimes dont les Proteſtans ſe ſont rendus coupables envers eux, ſont ſi grands, qu'ils ne laiſſent point à la Juſtice humaine le pouvoir de les pardonner. Non, elle ne le ſauroit. Si cela étoit,

la Ville de Nîmes verroit bientôt s'élever entr'elle & les autres cités du Royaume, un mur de séparation, & elle ne seroit plus considérée que comme un repaire de brigands exterminateurs.

Où m'ont entraîné des illusions sentimentales ? Je voulois déplorer avec vous, monsieur, le malheur du peuple, trop souvent exposé à trouver au Théâtre une morale pernicieuse, & j'ai déploré les malheurs de mes compatriotes. Ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils souffrent encore, est gravé dans mon esprit en caractères indélébiles ; & si peu que les objets qui m'occupent aient du rapport avec mes Concitoyens, ou avec leurs oppresseurs, je ne suis plus maître de ma pensée, & mon imagination inquiète la porte incontinent vers ma plume, que bientôt elle abandonne pour s'imprimer sur le papier.

Il faut donc que je consacre tous mes instans à la défense de mes Concitoyens ; je le veux, je le dois, & je le ferai. Oui, monsieur, je le ferai, quoi qu'il puisse m'en arriver. De courageuses vérités seront donc désormais dans ma bouche, & je les proférerai jusqu'à ce que j'aurai obtenu justice, ou du moins jusqu'à ce que ma langue & mes lèvres glacées ne pourront plus articuler aucun son.

Ces sentimens, & le succès de la Tragédie de *Charles IX*, me dictèrent un Drame que j'avois intitulé *la Michelade* : il étoit à ce massacre ce que la Tragédie de M. *Chesnier* est à celui de la Saint-Barthelemi ; avec la différence toutefois, que les vérités historiques

y étoient reſpectées. Mais dans le maſſacre du mois de Juin, les brigands qui vinrent chez moi pour m'aſſaſſiner, & aux pourſuites deſquels j'eus le bonheur de me dérober, brûlerent mon manuſcrit avec empreſſement.

Lorſque l'affaire de Nîmes ſera finie, je déclare que je tâcherai de retracer mon plan, & d'écrire de nouveau cette Pièce : je déclare de plus, que je mettrai, à cette époque, la derniere main à un Drame, intitulé *la malheureuſe famille GAS*, & je promets, abſtraction faite de mes foibles moyens, que l'intérêt, & ſurtout la véracité qui régneront d'un bout à l'autre de ces deux Ouvrages, les rendront dignes d'être mis en parallèle avec *Charles IX* & *Calas*.

Il ſeroit bien à déſirer ſans doute que l'idée de mettre de pareilles atrocités ſur la Scène, ne fût venue ni aux Proteſtans, ni à moi ; mais ſi les Proteſtans penſent que les crimes commis envers eux par les Catholiques peuvent donner de grandes leçons au Théatre, pourquoi les Catholiques ne croiroient-ils pas que les maſſacres exercés ſur eux par les Proteſtans peuvent fournir des exemples ſalutaires ? Ils nous ont maſſacrés les premiers, ils nous ont traduits les premiers au Théatre ; ils ne doivent pas trouver mauvais que nous ſuivions une route qu'ils ont tracée.

Me voilà donc au Théatre avec eux ! puiſſent les leçons de morale que j'y donnerai rendre à l'avenir les Proteſtans moins factieux & plus humains, & les Catholiques moins confians & plus fraternellement unis ! Tel eſt mon vœu, Monſieur ; tel eſt ſans doute le vôtre ; j'en formerois un de plus, s'il ne décéloit trop d'ambition ; ce ſeroit d'être guidé dans cette

60

carrière par une lumière vive & pure, comme celle qui jaillit de toutes parts de vos ſolides Ecrits : mais malheureuſement les grands talens liés aux grands caractères, ſont ſi rares, que je dois me borner à faire de mon mieux, & me contenter d'admirer ceux qui, comme vous, les poſſédent à un degré ſi éminent.

Je ſuis avec la plus haute eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

BOYER.

De Paris, le 15 Décembre 1790.